

# Permanence de Ramuz

● ● ● **Gérard Joulé**, *Lausanne*

On ne présente plus Charles Ferdinand Ramuz. Il y a plus d'un siècle qu'il s'est présenté lui-même, et ses pairs, ou ceux qui allaient bientôt le devenir, Claudel, Gide, Valéry, Paulhan, etc., ont immédiatement salué son talent. Son œuvre est là qui parle pour lui et qui vient, soit dit en passant, d'entrer avec tambours et fanfares dans l'illustrissime collection de la Pléiade.

Ramuz est à lui seul l'Himalaya des lettres romandes, effaçant, d'un preste mouvement d'épaule, le triste Amiel dans l'admiration et la reconnaissance du public lettré de France, de Suisse et de Navarre. Je ne vais pas au-delà, car on n'imagine pas plus Ramuz que Claudel traduits dans une langue étrangère, tant leur génie propre est consubstantiel à celui de la langue française, dont ils ont tiré l'un et l'autre des accents inouïs jusqu'à eux, la faisant, si j'ose dire, monter encore d'un cran.

Il vient donc d'être ré-encensé par les journalistes, sans cesser pour autant d'être commenté par les universitaires, mais est-il encore lu, aimé, chéri par le grand public ? Ce grand public existait-il encore ? Nous venons, pour notre part, nous qui ne sommes ni journaliste ni universitaire, mais simple lecteur honnête-homme, sinon de lire la totalité de son journal, qui vient d'être publié pour la première fois in extenso, du moins d'en parcourir d'assez nombreux massifs.

La lecture - exercice dans lequel s'opère le miracle d'une communication directe entre deux esprits, au sein de la solitude, sans l'obstacle ou la contrainte de la nature physique - est une belle chose, hélas aujourd'hui par trop délaissée.

Loin de regretter de n'avoir pas connu les auteurs dont les œuvres sont devenues nos livres de chevet, estimons-nous au contraire heureux de n'avoir pu les fréquenter de leur vivant, car les défauts de l'homme, ses timidités ou ses vantardises auraient sûrement diminué pour nous la grandeur de leur œuvre. Une conversation avec Platon, avec Cingria, avec Ramuz serait encore une conversation, c'est-à-dire un exercice infiniment plus superficiel que la lecture, la valeur des choses écoutées étant de moindre importance que l'état spirituel qu'elles peuvent susciter en nous et qui ne peut être fécond que dans la solitude et dans cette solitude peuplée qu'est la lecture.

On pourrait donc dire que la vie ne commence - son miracle - qu'une fois lue sur une feuille de papier - feuille de papier et non pas quelque support électronique - par des yeux attentifs, et qu'avant cette métamorphose qu'est la littérature, elle n'existe qu'à l'état larvaire. Or s'il est un artiste, un créateur, un romancier qui a su transformer le parlé en écrit, et dans un écrit qu'aucun paysan, qu'aucun bourgeois n'a jamais parlé ni n'aurait jamais imaginé de le faire, c'est bien Ramuz.

**Charles Ferdinand Ramuz,**  
*Journal. Œuvres complètes, t. I 1895-1903, t. II 1904-1920, t. III 1921-1947,* Slatkine, Genève 2005.

Elle est belle comme une parole de saint cette page du *Journal* : « Je ne demande ni richesses ni honneurs ; je me résous à l'insécurité ; j'accepte une vie pauvre, mais du moins que je porte au dehors ma pensée, que je m'exprime tout entier... que les choses vivantes en moi sortent vivantes de ma bouche et que tout ce qui est beauté me trouve chaque jour plus appliqué à sa louange » (17 octobre 1902). Parole de saint, parole de prophète. A cette réserve près que le saint et le prophète eussent mis « Dieu » à la place de « moi ».

Une ambition si généreuse et si haute, on pressent bien que pour lui rester fidèle, il faille plus que de l'obstination. Maintenant que l'œuvre a reçu sa perfection et sa consécration définitives, il paraît bien que Ramuz ait tenu ses engagements dans toute leur rigueur et qu'il a parfaitement illustré cette parole de Vigny qui disait qu'une grande œuvre est une pensée de la jeunesse réalisée par l'âge mûr.

## Grande question

Et pourtant, certaines paroles de ses dernières années, préfigurées d'ailleurs par la tonalité d'angoisse qui donne à ses plus belles créations une part de leur halo poétique, laissent entendre que cette vie, à bien des égards exemplaire, s'acheva dans une sorte de dénuement tragique, sinon de désespoir, du moins de tristesse. Quelque chose avait été espéré qui finalement a fait défaut. Non pas que son destin soit celui du vaincu, mais peut-être parce que tout simplement la grande question initiale n'était sans doute pas de celles auxquelles on peut répondre par les seuls moyens de l'art, de la poésie et de la littérature.

Voici ce qu'il écrivait le 7 avril 1900 et qui pourrait lui tenir lieu d'art poétique

ou de discours de la méthode : « Ainsi considérant que l'humanité tient une place infime (je ne parle pas de son importance, mais de sa matérielle grandeur) dans l'échelle des êtres, que l'animalité à son tour n'est qu'un point dans le monde végétatif, que celui-ci est perdu à la surface de la terre, et que la terre elle-même est comme un grain de poussière dans l'immensité des cieux ; considérant que de ce point de vue les hommes, quels qu'ils soient, à quelque race qu'ils appartiennent, se ressemblent tous et que par conséquent il suffit de se bien connaître pour connaître l'humaine moyenne, j'ai résolu de m'observer moi-même avec soin, de ne pas laisser un seul de mes actes sans le commenter et sans en rechercher les causes et les conséquences et, comme ces observations ne peuvent être utiles que si elles demeurent et qu'elles ne demeurent que si elles sont écrites (on peut alors toujours s'y rapporter), je me suis décidé à mettre par écrit pour moi seul mes observations sur moi-même, espérant qu'à la longue j'arriverais par ce seul moyen à me connaître suffisamment.

» J'aurais pu tenir une façon de journal, noter au jour le jour mes diverses aspirations, mes maladies morales, les tendances générales de mon être et ses brusques ressauts : je n'aurais qu'augmenté la confusion de mes idées. Ce qu'il me faut, c'est une recherche méthodique : des faits ; les constater d'abord soigneusement, séparer les apparences des réalités, les réalités certaines, connues, les classer ; une fois classées, les situer dans l'échelle des effets et des causes et ainsi remonter jusqu'aux causes essentielles et inhérentes à ma personnalité lentement développée par les événements et agissant à son tour différemment sur des événements semblables, suivant ce qu'on pourrait appeler son degré de croissance... »

Il posa son chevalet devant une civilisation paysanne qui allait disparaître. Il a peint ce crépuscule, il a décrit cette agonie, il a vu cette mort. Peut-être a-t-il vu l'abolition de l'homme tout court, de l'homme éternel dont nous parlent Homère, Eschyle et la Bible, de l'homme qui n'a pas encore été asservi par la machine et la technique.

## Né du sol

Il a peint le paysan parce qu'il était le plus proche de l'homme primitif, de l'animal. Cet homme dont ni le progrès ni la civilisation n'avaient modifié une existence qui n'avait pas changé depuis le Moyen Âge, depuis l'Antiquité, depuis la Bible. Un lutteur qui s'attaque aux éléments, un homme né du sol comme un arbre, violent comme une force de la nature, un être de passion, de solitude, de silence, de mystère. Ah, comme il est éloigné, ce paysan, de l'homme de la ville, du bourgeois, pour ne rien dire de l'homme de la cour dont les vies, les actes, les gestes sont réglés par des décrets, des ordonnances, des lois, des mœurs, des modes, des codes, des étiquettes, tout un ordre social que l'on ne viole pas impunément. Rien ne lui appartient, ni son temps, ni sa maison, ni sa femme, ni son cœur, ni son âme.

L'homme primitif en revanche, rien ne le distrait ou presque de ce grand tourment qu'est l'existence. Le curé lui interdit de tuer, mais est-ce que le curé sait seulement ce qu'il a dans le sang ? Il lui arrive de tuer, mais rarement par bassesse, seulement par colère, parce qu'on lui a fait du tort, qu'on a atteint son honneur. Il est son propre maître, comme un roi dans son palais, au-dessus du monde, grâce à sa montagne, et ne connaît d'autre obligation que celle du devoir ou de la fidélité.

Et cet homme qui est grand, qui est roi, devant ces espaces désolés de pierre et de neige, protégé de Dieu et de la mort par presque rien, ne peut se défendre d'éprouver jusqu'à l'angoisse le sentiment de sa misère et de sa fragilité. Que peut l'homme en face des éléments ? Combien infimes sont ses pouvoirs quand gronde l'avalanche, que le torrent inonde la vallée, que le feu dévaste sa maison ? Il ne lui reste plus qu'à se soumettre et à prier. Ainsi cet homme primitif, si libre dans ses rapports avec les autres, est entièrement livré aux forces qui le dominent, les naturelles comme les surnaturelles.

Il est donc religieux parce qu'il ne peut pas voir que la divinité est présente dans tous les phénomènes qui l'entourent. Il convient donc de lui élever des autels, des oratoires, des chapelles, des calvaires, des églises afin d'apaiser sa colère. Tel est le monde que Ramuz a peint, tel est celui qu'il désirait peindre. Et c'est de la concordance des aspirations d'un poète et de la réalité d'un pays que naissent tant de grandes œuvres. Il s'est fait la voix de sa terre ou plutôt d'une terre qui était restée plus ancienne et plus primitive que la sienne propre. Par le mystère de la sympathie artistique, de bourgeois qu'il était, il s'est fait paysan. Comme Rousseau, il a quitté la ville, non pas pour la campagne mais pour la montagne, plus dure, plus sainte, plus religieuse.

A-t-il vu la mort de l'homme dans celle de cette civilisation paysanne à laquelle il avait donné son cœur ? Est-il mort désespéré ? Attendait-il d'un cœur ferme la trompette du jugement ?

Au début de l'hiver 1939, il écrivait ceci : « Pourquoi nous battons-nous et pour qui ? L'Occident se défend, mais contre quoi se défend-il ? Que défend-il ? Il faut, par-delà les croyances particulières et les lois particulières, descendre

jusqu'à un principe plus universel encore : un certain sens du sacré, qui est ce que l'Occident a connu de plus précieux, une certaine attitude de respect devant l'existence, par quoi il faut entendre tout ce qui existe, soi-même et le monde autour de soi, les mystères qui nous entourent, le mystère de la mort, celui de la naissance, une certaine vénération devant la vie ; un certain amour et, pourquoi ne pas le dire ? un certain état de poésie où on est devant le créé. » Vœu pieux, paroles généreuses, mais si vagues et si floues. Et si le créé lui-même disparaît sous la transformation que la science fait subir à l'être ? Où sera encore la vénération et où sera le Dieu qui nous dispense son pain et son vin ? Et s'il n'y a plus de « beauté du monde » à chérir ? A ce Ramuz-là, nous préférons le Ramuz tragique et presque désespéré. Au Ramuz penseur, le Ramuz poète. Il sonne plus vrai.

## Aspiration à l'unité

Il y a en Ramuz deux hommes : le romancier qui peint ce qu'il voit, et ce qu'il voit c'est le malheur et la grandeur dans le malheur. C'est Aline séduite et abandonnée, c'est l'homme et la femme qui vont côte à côte, mais séparés, et qui ne se rencontrent que le bref instant d'une étreinte. Et puis, il y a un autre homme, « celui » qui, par l'invention de créatures imaginaires qu'il a mises au monde, semble accéder au mystère de l'universelle solidarité des âmes, à l'intelligence du corps mystique.

« Mais peut-être qu'ainsi, de mort en mort nouvelle, de résurrection en résurrection, arriverai-je, une fois, au lieu supérieur d'où tout se découvre et où la raison de tout s'aperçoit. L'espace sera supprimé, il n'y aura plus de distance ; ceux-là mêmes que j'ai quittés seront

tout près de moi. Ô règne de la parfaite ressemblance alors (à laquelle dès à présent j'aspire), comment même pourrais-je les distinguer l'un de l'autre, qui ne seront plus devant moi que comme une seule Personne, dont le visage dira oui, et plus jamais non ? Moi-même participant à eux, eux confondus à moi, moi confondu à eux ; moi rentré dans cette Personne, d'où je suis, malgré tout sorti. Et la mort n'apparaîtrait plus que comme une naissance à rebours. »

On voit bien que chez Ramuz le mal porte le nom de séparation, mais que la malédiction qui pèse sur la terre est née avec la création des individus sans qu'il y ait péché de leur part autre que de naître, de sortir de la primitive unité divine. Aussi bien n'y a-t-il pas de place, dans cet univers sans péché originel, pour un Rédempteur, ni de rédemption par la Croix.

L'inquiétude a tourmenté Ramuz toute sa vie. Elle a sculpté son visage comme la pluie érode un rocher. Son *Journal* n'apporte aucune révélation sur sa vie intime. Ce Vaudois pudique et protestant s'est bien gardé de nous étaler les secrets de son âme. Il a reculé devant le témoignage écrit chaque fois que le ton de ses confidences devenait trop particulier. Comme chez les classiques, c'est l'homme en général qui parle par la bouche de l'homme particulier. Il est demeuré incommunicable, étanche comme une roche sans fissure. Il est resté muet sur lui-même. Si des pages de cahier ont jamais recueilli ses confidences, le feu a dû les détruire en cette cheminée de la chambre basse de la *Muette*.

G. J.